Conclusion

Territoires, terrains et média

Joëlle Le Marec
Université Paris-Sorbonne, GRIPIC (EA 1498)

Comment les sciences de l'information et de la communication se réfléchissent-elles dans l'objet *territoire* ? Mais aussi : comment les territoires – au sens, un peu flou, des lieux et milieux dans lesquels nous vivons et sur lesquels nous avons une action – sont-ils représentés et investigués par les sciences de l'information et de la communication ? L'ouvrage nous donne à lire un ensemble de travaux sur le territoire, fédérés et éclairés par trois questions : les territorialités du terrain dans l'enquête, l'objet urbain entre interrogation sur le *local*, travail politique et travail médiatique, et le territoire saisi et quadrillé par différents types de savoirs. Cette structuration non pas en thèmes, mais en trois types d'interrogations qui font directement retour sur les catégories de la recherche (terrains, savoirs, construction d'un objet), traduit un effort important, difficile, pour assumer la dépendance de toute recherche aux liens qui la rendent possible et dont elle prend la responsabilité, là où elle s'exerce ou bien s'exprime.

Ces questionnements qui inspirent l'ouvrage aident à penser les relations entre des phénomènes empiriques, un objet de recherche, des terrains et des pratiques d'enquêtes. Ils sont ainsi une ouverture à la réflexion sur ce que nous faisons *vraiment* quand nous faisons de la recherche : à quelle construction – ou à quelle disparition – participons-nous, à quelle activité décidons-nous de consacrer du temps, avec qui sommes-nous à quels moments, à partir de quand « quittons-nous le terrain » et pour quoi faire, où sont les continuités et les discontinuités que nous contribuons à éclairer, renforcer, déplacer, et pour quel bénéfice cognitif et politique [24] ? L'ouvrage est donc une proposition collective, ambitieuse et modeste à la fois. En effet, il n'est pas question pour les auteurs de revendiquer collectivement un parti-pris épistémologique général (la théorisation ancrée, l'attention au caractère situé des savoirs) et d'illustrer cette position théorique avec des réflexions ou des études de cas singulières quitte à se retrouver en porte-à-faux par rapport au cadrage revendiqué, mais plutôt – et c'est

24. Voir la contribution de Julia Bonaccorsi *Les territorialités multiples du terrain dans l'enquête* et celle d'Isabelle Garcin-Marrou, *Pour une analyse communicationnelle des altérités territoriales.*

là tout l'intérêt – d'assumer une bonne fois pour toutes ce caractère irréductiblement ancré de toute recherche, même de celles qui s'effectuent sans aucun lien physique avec des espaces pratiqués ; même de celles qui traitent de représentations issues du travail médiatique ou de l'ingénierie de l'aménagement ; même de celles qui revendiquent des cadrages théoriques qui n'ont rien à voir avec des approche centrées sur le point de vue des habitants.

Le territoire a déjà été exploré et construit par la géographie comme cadre général tolérant à l'hétérogénéité des approches, des objets, et même des enjeux de savoirs (Lévy & Lussault 2003). Bernard Kalaora (2010) a d'ailleurs poussé très loin la description de ce que l'hétérogénéité assumée du territoire fait à une institution scientifique et politique, amenée à se rendre sensible dans ses frontières et des modes de connaissances et d'action à son objet, dans le cas du littoral. C'est une interdisciplinarité assumée qui est dans les deux cas un cadre général perçu comme nécessaire. Celui-ci est une manière de se situer collectivement à propos d'une position d'emblée complexe et ambigüe, puisque le territoire peut également être considéré non seulement comme un objet ou un cadre, mais aussi comme l'enjeu politique même dont la recherche dépend, politiquement, culturellement, matériellement.

Signalons au passage que les recherches effectuées dans certaines des institutions académiques les plus prestigieuses, et qui se ressentent comme totalement libres de leurs questionnements, méthodes et relations sont de même ancrées et situées, même si curieusement, l'imaginaire bureaucratique les situent hors sol, dans « le ciel bleu » de la recherche fondamentale [25].

Il semble plus évident de reconnaître que les recherches menées dans le cadre de programmes financés ou administrés par les instances qui interviennent directement dans les politiques de recherche européennes, nationales et locales depuis quinze ans, ou bien des programmes réalisés avec des partenaires économiques intervenant de multiples façons dans la distribution de pouvoirs qui organisent et recréent les catégories opératoires à propos du territoire [26] sont évidemment situées et ancrées, mais dans des contextes très difficiles à préciser dans une recherche donnée.

Par exemple dans un même programme, les membres d'une même équipe peuvent vivre des réalités différentes et se sentir rattachés à des contextes socio-politiques distincts (il suffit de penser à la différence d'expériences et de sociabilités vécues, au sein d'un même programme, entre des chercheurs qui ont une prédilection pour le travail de terrain et des chercheurs plutôt mobilisés sur le traitement de données, et cela indépendamment de la frontière entre sciences de la nature et sciences de la société). Un même chercheur peut se retrouver au contact des habitants, dans leurs lieux de de vie d'activité, ou bien dans des centres d'archives au contact des équipes qui y travaillent, ou encore au contact des acteurs des politiques de recherche territorialisée, dans des

25. La catégorie des recherches « Blue sky » qualifie la recherche fondamentale dans les programmes européens.

26. La production par des experts de catégories distinctes de celles qui structurent le vécu de ceux qui pratiquent un espace peut leur donner l'apparence d'être « autonomes » par rapport aux catégories indigènes, plus « objectives ».

bureaux, des salles de réunions [27]. Ce faisant, étant soit *chez lui* soit chez d'autres, il est lui-même pris dans une écriture des rapports sociaux à propos des territoires. Or, c'est en général du côté des recherches marquées par un intérêt revendiqué pour le quotidien que l'on trouve les efforts d'explicitation les plus importants pour problématiser l'implication des chercheurs dans des situations d'élaboration, de confrontation, d'enquête et de partage des enjeux situés hors des espaces académiques. Les fameux bureaux et salles de réunions des lieux du pouvoir, où se discutent des questions de recherche, des contrats pour des doctorants, des accès à certains lieux, n'apparaissent pratiquement jamais comme des lieux urbains pratiqués, et sont relativement absents des discours réflexifs sur la recherche dans son rapport au territoire. Il faut saluer ici, dans la littérature romanesque, des tentatives comme celle d'Éric Vuillard, qui situe très précisément les discussions politiques concernant le partage du continent africain ou les alliances entre les industriels allemands et le parti national socialiste, dans des bureaux, des salles à manger, des antichambres, avec un certain nombre de protagonistes qui, dans ces moments, ne se trouvent pas « face au monde » mais dans des endroits particuliers, dans lesquels ils se sont rendus dans des circonstances auxquelles le romancier tente de donner corps [28].

L'ouvrage donne donc accès à un ensemble de terrains d'enquêtes précis, à des travaux de constitution de corpus avec des habitants, à des repérages dans la ville ou sur le web de documents et traces d'activités. En outre, il ouvre aussi, grâce à sa structuration générale et grâce à certains textes (sur les savoirs notamment) au repérage d'une multitude d'espaces où la recherche elle-même est discutée dans des phases préparatoires, ou bien après les phases d'enquête *sur le terrain*, et où s'éprouvent les savoirs comme pratiques territorialisées.

Cette perspective permet de questionner le lien implicite, presque trop évident, que l'on fait souvent entre les points de vue d'informateurs (d'habitants) recueillis lors des enquêtes, et les savoirs sur le quotidien vécu des informateurs ou des habitants constitués en représentants et spécialistes de l'ordinaire quotidien.

Un tel lien ne va nullement de soi et contribue à maintenir des distinctions gênantes entre savoirs techniques ou politiques *extraordinaires* réservés aux *experts*, et savoirs ordinaires du sensible et du faire, réservés aux *habitants* dotés d'emblée d'une dimension critique mais à portée limitée. Dans cette configuration classique, les chercheurs bénéficient de la possibilité de revendiquer eux aussi, en plus des savoirs techniques (traitement des traces et de l'archive), les savoirs du sensible et du faire, qu'ils anoblissent et réhabilitent. Cette volonté de réhabilitation du sensible contribue alors à ménager une place pour ceux qui sont loin des centres de décision. Mais cela se fait sans véritablement transformer les relations entre types de savoirs et exercice du pouvoir. Ainsi, il est question bien souvent de *prendre en compte* les savoirs du quotidien recueillis auprès des habitants, rarement d'envisager soit une transformation des questions et des catégories savantes, soit une requalification des catégories savantes dans

27. Voir le chapitre d'Agnieszka Tona et Sarah Cordonnier à propos du double travail avec les habitants et l'équipe de la bibliothèque municipale de Lyon.

28. Voir ses romans *Congo* (2012) et *L'Ordre du jour* (2017).

le registre de l'ordinaire professionnel [29]. Les inspirations nourrissent des productions culturelles qui disséminent des manières de faire et de voir hors des sphères de décision, mais dont on sait ou pressent qu'elles transforment les imaginaires collectifs, dans des espaces et dans des durées que les chercheurs s'efforcent de préciser [30].

Dans la mesure où les contributions à l'ouvrage se déploient sur un large spectre de positions de recherche et de types de savoirs, cela rend visibles des séquences d'opérations originales, rarement documentées, qui mettent en question les associations trop évidentes entre parole indigène, savoirs du quotidien, et épistémologie du sensible : ainsi, les habitants peuvent revendiquer une autre contribution au savoir que l'information sur leur propre expérience ordinaire, par exemple celle des savoirs documentaires [31]. Symétriquement, des travaux mettent en avant les pratiques et prédilections bureaucratiques ordinaires comme la production et l'usage ordinaire de médiations qui organisent et entretiennent quotidiennement une strate de savoirs spécialisés sur le territoire : discours médiatiques, discours promotionnels [32], chiffres [33], etc. Les auteurs peuvent réagencer ces associations, observer les conditions territorialisées d'une fabrique bureaucratique et médiatique quotidienne de discours, ou bien, symétriquement, repérer le travail de catégorisation et d'abstraction dans l'ordinaire des savoirs de *l'habitant.*

Les chercheurs apparaissent au fil des textes, habitants eux-mêmes, pratiquant certains espaces, opérateurs de certaines transformations ou de certaines créations, impliqués très directement dans les médiations qu'ils décrivent au fur et à mesure des enquêtes et évoquant leur responsabilité ou leur place dans des processus en cours. Ils ont le pouvoir d'interpréter les objets et les paroles, depuis des situations qu'ils peuvent choisir ou non de qualifier (lors des réunions où se décident les orientations, avec les habitants, dans les centres culturels où se diffusent les productions relatives à la ville), et ils ont également un savoir vécu, direct, de ces places hétérogènes qu'ils occupent et dans lesquels ils peuvent observer le travail de production des représentations auquel ils participent parfois. Or ces places d'où travaillent les chercheurs ne sont pas neutres, elles correspondent à des états, des intensités qu'on devine très différents, au-delà des questions de postures ou de distance. Là encore, ces intensités (dans le fait d'être présent, avec d'autres) sont plus fortement ressenties lors d'un rapport non pas à des lieux administratifs, mais à ce qui est vécu comme un terrain ou comme une immersion dans des productions culturelles qui requièrent une attention ouverte et non une vigilance stratégique.

29. Dans sa thèse sur la demande de rapatriement d'objets amérindiens du musée indien de Washington vers une communauté Illnuatsh au Québec, Carole Delamour détaille les catégories indigènes et questionne les catégories savantes mobilisées pour attribuer la valeur des objets. Mais elle va au-delà : sa thèse propose une transformation politique et empirique des enjeux même du savoir de la recherche, sur la base des catégories Illnuatsh. Voir Delamour, 2017. Symétriquement, il existe un certain nombre de travaux qui questionnent les usages ordinaires de concepts scientifiques par les chercheurs. Voir par exemple Glassey, Leresche & Moeschler (dir.), 2013.

30. Voir notamment les contributions de Pascal Robert, Jean Michel Rampon, Julien Aubussier et Isabelle Garcin Marrou, Alain Van Cuyck.

31. Voir les contributions d'Agnieszka Tona et Sarah Cordonnier ; Marie Hamid.

32. Voir la contribution de Thomas Bihay

33. Voir la contribution de Valérie Colomb.

Une partie de ce qui a été senti relève d'une vie quotidienne des signes et des gestes transmis, hérités et vivants, qui n'ont pas prétention à s'universaliser ou à se convertir en modèles d'une ingénierie des signes et pratiques de la ville. D'une certaine manière, ce sont les corps des chercheurs (leur présence immobile, leurs déplacements, ou leur absence parfois) qui sont perceptibles à travers l'ensemble des travaux présentés. Le lecteur est invité à saisir ces inflexions et à contribuer à cette enquête à partir de ce qu'il situe, reconnaît, découvre, ou conteste [34].

Ce type de recherche contemporaine collective sur les territoires urbains s'apparente aux pratiques d'investigation qui ont caractérisé l'école de Chicago au début du siècle, dans son inspiration pragmatiste. La tentative est bien celle de la construction d'un espace collectif d'investigation sur le territoire, avec le déploiement de questions multiples à propos des manières de vivre, de faire, de connaître, de se rappeler, d'oublier, dans un milieu auquel le chercheur et son établissement appartiennent. Une différence majeure réside sans doute dans la place des chercheurs et des universités dans un territoire quadrillé par des savoirs et des modèles. Il est sans doute plus difficile, pour les chercheurs contemporains, d'intégrer l'université à la faveur de leur expérience d'enquête dans le territoire urbain, comme pour certains auteurs de l'école de Chicago qui étaient d'anciens travailleurs sociaux, ou des journalistes ; dans un mouvement presque inverse, les chercheurs contemporains s'associent aux expériences urbaines à partir d'une conscience enquêtrice réflexive et institutionnelle qui problématise leurs expériences vécues dans la recherche professionnelle, comme par exemple l'expérience des liens avec les détenteurs de pouvoirs médiatiques et politiques importants [35]. En effet, la recherche est fortement sollicitée par des instances de pouvoirs pour produire des éléments concernant ce qui est « vécu » et pour en tirer des données et des représentations destinées à *disposer* [36] de ce territoire (le décrire, le contenir, l'aménager, le promouvoir, etc.).

Il n'est pas si fréquent qu'elle soit menée pour tenter de préciser ce qui, dans le territoire, est vivant, à partir de la recherche comme forme de vie [37]. La fracture est politique, mais elle met à l'épreuve les démarches de connaissance : participent-elles des formes de vie dans le territoire ou sont-elles plutôt animées par le souci de disposer des objets et des catégories qu'elles créent à partir de ce qui est observable et mesurable ?

Une autre différence, ancrage disciplinaire oblige, tient à l'attention portée aux médiations qui donnent corps aux représentations, et à toutes les pratiques (médiatiques, techniques, politiques) liées à ces représentations [38]. Les savoirs du territoire sont aussi des savoirs des représentations du territoire, et ce sont moins des questions liés à la minoration ou la dénégation du vécu des marginaux et des migrants, que des ques-

34. Un certain nombre d'ouvrages constituent des démarches de connaissances par l'enquête et l'expérimentation sur les territoires urbains par leurs marges, et donnent lieu à une littérature qui n'est pas académique. Voir par exemple entre quantité d'ouvrages, ceux de François Maspero et Anaïk Frantz, *Les Passagers du Roissy Express*, Paris, Seuil, 1990 ; Jean Rolin, *La Clôture*, Éditions POL, 2002 ; Philippe Vasset, *Le Livre blanc,* Paris, Fayard, 2007.

35. Voir la contribution de Julien Thiburce.

36. Voir notamment Babou, 2009.

37. Voir à ce propos le lien entre formes de vie et travail de connaissance chez Foucault (Fassin, 2018, p. 38 et suivantes).

38. Voir notamment la contribution de Simon Gadras.

tions liées au pouvoir de fabriquer et propager des représentations, qui donnent à cet ouvrage collectif son caractère à la fois ouvert, réflexif et critique.

Mais ce qui, depuis la situation actuelle, semble tout à la fois marquer une distance temporelle avec les études urbaines qui ont été réalisées à Chicago, et une proximité forte avec elles dans l'effort de produire des connaissances situées, réside peut-être dans l'intérêt inquiet et passionné face à la transformation sidérante de nos milieux de vie et sur la remise en cause de la science académique dès lors qu'elle ne prend pas suffisamment pas en charge cette inquiétude et cette passion pour ce qui arrive. L'École de Chicago a renouvelé les pratiques d'enquête à partir des frontières académiques : les grandes métropoles apparaissent à travers les enquêtes des travailleurs sociaux et hobos de l'époque comme des lieux vécus mais étranges, qui mettent au défi la capacité à vivre ensemble. Aujourd'hui, les questions qui inspirent une partie de la recherche sur les milieux de vie (ruraux, urbains), se posent sur fond d'un constat d'échec tragique de notre rationalité scientifique à créer une médiation entre les hommes et le reste du monde (la nature) et notamment à contribuer au développement soutenable des territoires proprement « humains » que sont les villes. Les problèmes environnementaux sont tels qu'ils remettent en cause toutes les figures de maîtrise scientifique, économique, culturelle de nos milieux de vie. La création du Groupe international d'experts sur le climat (GIEC), puis du Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services (IPBES), sont à la fois les moments de mobilisation maximale de la puissance scientifique organisée pour objectiver un état du monde à partir de faits et de données, et des moments de remise en cause radicale de cette vision scientifique du monde, avec la reconnaissance, certes difficile et conflictuelle, de son caractère irrémédiablement situé, et par conséquence la reconnaissance, enfin, d'une pluralité de visions de l'homme et de l'environnement.

Le territoire est précisément le site de cette tension puisque des organisations scientifiques comme le GIEC et l'IPBES se développent à la faveur d'un imaginaire, radical, de l'espace scientifique déterritorialisé car *a priori* universel ce qui se traduit empiriquement par un management bureaucratique international. Or cette activité a ses lieux (des bureaux, des centres de congrès, dans des villes capitales) souvent très peu représentés dans nos imaginaires des territoires de la recherche. Par contraste, l'irruption dans le travail concret du GIEC et de l'IPBES des savoirs autochtones heurte très directement cette conception : il faut rendre compte de savoirs qui tirent leur pertinence du fait d'avoir été produits par certaines communautés locales, et dans certaines conditions. Cette exigence ontologique bouscule le cadre de production scientifique et politique forcément urbain de l'IPBES. Elle amène une transformation nécessaire de ce cadre, avec production de documents d'un type nouveau, qui manifestent les liens nécessaires entre le territoire et la connaissance pour rendre compte de la biodiversité [39].

Cette rupture amène à penser la place des chercheurs dans ces réseaux mondiaux. Ainsi, il n'est pas surprenant que la vision soit totalement distincte selon que l'on observe ce qui se passe et s'énonce dans les sommets internationaux, lieux de l'activité

39. Marie Roué, anthropologue au MNHN et membre très active de l'IBPES, a montré dans le séminaire « Confrontation des savoirs », 2018 (CELSA / Paris-Diderot), le type de document créé pour donner forme aux savoirs autochtones dans le processus de publication et de discussion.

des chercheurs réunis quelque part dans un espace supposé neutraliser les contextes, mais aussi lieux d'affirmation de la science comme activité déterritorialisée (ce qui signifie dans les faits, dans la proximité des grandes métropoles et des centres d'exercice des pouvoirs médiatiques et politiques) [40] ou bien si l'on analyse ce qui advient sur des terrains [41], dans des milieux habités et vécus, éventuellement traversés et pratiqués par une fraction des chercheurs qui pratiquent les disciplines de l'enquêtes (qu'il s'agisse d'enquêtes en sciences de la nature ou en sciences de la société), et qui y partagent les enjeux de ceux qui y vivent. Il n'existe pas de travaux sur les pratiques liées aux trajets et étapes vers les lieux des sommets internationaux : que font et que défont les aéroports, les hôtels, les réceptions, etc., aux sociabilités des uns et des autres ? Les travaux en anthropologie qui font l'effort de restituer ce que font certains trajets aux pratiques de connaissance sont plus nombreux, même s'ils restent rares [42].

Les villes sont des territoires partiellement fabriqués à partir de l'imaginaire de la rationalité scientifique transformatrice de l'état de nature [43]. Elles se prêtent donc très directement au déploiement des approches qui partent d'une conception du territoire hantée par des utopies technicistes : elles sont les hauts lieux d'une production de données, de savoirs convertibles en objets, en modèles, en projets [44]. Mais elle sont également le lieu du débordement constant de ces savoirs par ce qui s'y vit, notamment dans l'enquête, mais aussi, en permanence, aux frontières entre enquêtes menées en tant que professionnel scientifique, et enquête ordinaire menée à propos de nos milieux de vie : comme le ferait n'importe quel habitant, n'importe quel journaliste, et plus largement, n'importe quel être vivant de ces milieux partagés, et qui donnent sens aux franchissements de toutes les frontières qui organisent et structurent les espaces, pratiqués ou symboliques.

Les textes proposés nous renvoient donc non seulement à la manière dont nous avons tenté de théoriser des espaces, à la fois physiques et symboliques (des espaces susceptibles d'être tout à la fois interprétés et pratiqués) et des mémoires, notamment *via* des pratiques de connaissances, qui réactivent sans cesse des temps, des expériences situées temporellement et déposées soit dans des matrices théoriques, soit dans lieux physiques dépositaires des mémoires (les places de ville par exemple). Le *média* est sans doute de ce point de vue une des matrices théoriques les plus intéressantes à la lecture des textes rassemblés. C'est peut-être d'ailleurs la raison pour laquelle Eliseo Verón (2013) dans la toute dernière partie de son œuvre (non encore traduite en fran-

40. Voir par exemple Foyer & Morena, 2015. Les analyses qui portent sur ces sommets mettent en avant les stratégies discursives des acteurs, mais ce type d'enjeux est lié aux situations vécues dans ces sommets internationaux.

41. Marie Roué à nouveau, intervient à l'IPBES à partir des situations partagées avec les communautés autochtones.

42. Il faut ici signaler l'enquête de Timothy Tackett (1997) sur les États généraux de 1989, et l'importance capitale pour ce qui s'est passé du partage dans la durée d'un même lieu de vie pour les députés.

43. La cité des sciences avait tenté une première fois en 1992 de traiter le thème de la Ville en tant qu'objet de savoirs scientifiques et techniques, projet abandonné jusqu'à l'ouverture en 2016 de l'exposition « Mutations Urbaines – la ville est à nous » du 14 juin 2016 – 5 mars 2017. Une série d'enquêtes réalisées entre 1990 et 1996 auprès des visiteurs des expositions avait fait apparaître l'importance considérable du problème des relations homme/nature dans les préoccupations des membres du public. Le rôle de la science était au cœur d'une attente d'un discours scientifique et politique éclairé sur les problématiques environnementales. La ville apparaissait aux visiteurs interrogés sur la thématique, pendant l'instruction du projet d'exposition finalement abandonné, comme le lieu résultant de l'autonomisation d'un milieu proprement « humain » d'avec la nature. Voir Le Marec, 2001-2002.

44. Voir la contribution de Julia Bonaccorsi, *Perspectives de recherche critique sur la ville intelligente.*

çais) a vu dans la médiatisation un phénomène anthropologique majeur, qu'il associe au vivant. Le média, rappelons-le est un moyen au départ non pas de théoriser des phénomènes urbains, mais l'opérativité symbolique d'un dispositif, en l'occurrence le théâtre, le cinéma, l'exposition, etc. Le média est en effet un espace où les relations sociales sont structurées d'une certaine façon (on peut y devenir « public » par exemple), où le langage et la production de discours suivent de même des règles spécifiques, et qui a une technologie propre, laquelle garde la mémoire de ses usages et se transforme du fait de ce caractère autoréférentiel.

Il me semble donc que ce que les sciences de l'information et de la communication ont cherché à théoriser à partir de dispositifs ou d'espaces-modèles relativement simples, peut être également recherché dans le *territoire* comme espace à la fois physique et symbolique dans lequel s'organisent certaines pratiques sémiotiques (certains modes d'emploi du média, théâtre, cinéma, etc.). Ces modes d'emploi sont eux-mêmes historicisés et réintégrés dans l'espace médiatique. En effet, quel a été l'enjeu de cette théorie du média ? Certainement pas de rendre compte de l'efficacité des technologies industrielles de production d'information et de communication. Tout au contraire, il s'est agi d'échapper aux cadres étroits d'une rationalité orientée vers le rabattement des processus de production du sens sur les intérêts d'un marché des communications sociales et de la production et circulation d'informations, pour en restituer des dimensions qui débordent sans cesse ces intérêts étroits et concernent un *mystère* : l'opérativité symbolique de certains espaces, et les pratiques sociales et sémiotiques qui sont liées à cette mystérieuse opérativité de certains espaces. Le projet n'est pas d'analyser pour pouvoir produire artificiellement, il est de désigner et décrire un processus qui nous échappe en partie, de circonscrire ce qui échappe, mais de lui conserver ce qui, en lui, subvertira les tentatives de compréhension secrètement animée par le souci de gérer. La portée critique est sans doute moins dans la mise à jour et dénonciation de rapports de pouvoir et de stratégies d'appropriation, que dans la reconnaissance pleine et entière d'une possibilité de d'être radicalement trompé dans la description d'un système, d'une structure, d'une forme.

Il se trouve que récemment, cette tentative de théoriser destinée à désigner le mystère d'une opérativité symbolique de certains espaces « purement » culturels, rejoint une autre tentative, venue de l'anthropologie, pour théoriser le mystère de pratiques sémiotiques multiples dans des milieux presque purement « naturels » habités par des créatures vivantes (Khon 2017) : il s'agit de reconnaître le fait que tous les êtres en présence réagissent à des signes et sont engagés dans des pratiques de production et d'interprétation du sens, tout en renonçant à la prétention de dominer ces processus sémiotiques.

Le territoire peut ainsi devenir le site d'un effort, absolument nécessaire, d'une critique des ontologies aveugles à une grande partie des processus vivants (au sens biologique ou biographique) mais dotées d'une grande prétention à les gérer et les transformer, et d'une reconstruction des pratiques de savoir depuis la frontière des sciences professionnelles, frontières qui est en train de s'ouvrir sur plusieurs fronts : anthropologiques avec la critique des ontologies nature/culture, et politiques avec le réinvestissement

par les sociabilités et savoirs de l'enquête, quels qu'ils soient, des domaines de la technoscience.

Bibliographie

BABOU, Igor (2009), *Disposer de la nature, enjeux environnementaux en Patagonie,* Paris, L'Harmattan.

DELAMOUR, Carole (2017), *« S'il faut rapatrier tout ce qui est sacré, c'est la terre qui va venir à nous ». Le processus de rapatriement des objets culturels et sacrés des Illnuatsh à Mastheuiatsh, Québec*, Thèse de doctorat, MNHN, Paris.

FASSIN, Didier (2018), *La vie mode d'emploi critique*, Paris, Seuil.

FOYER, Jean, MORENA, Édouard (2015), « Une recherche collaborative pour analyser la conférence Paris Climat 2015 : le projet ClimaCOP », *Nature Sciences Société*, vol. 23, n° 3, pp. 215-219

GLASSEY, Olivier, LERESCHE, Jean Philippe, MOESCHLER, Olivier (2013), (dir.), *Penser la valeur d'usage des sciences*, Paris, Éditions des archives contemporaines.

KALAORA, Bernard (2010), *Rivages en devenir des horizons pour le conservatoire du littoral.* Paris, la Documentation française, 2010.

KHON, Eduardo (2017), *Comment pensent les forêts*, Éditions, Zones Sensibles

LE MAREC, Joëlle (2002), « Le musée à l'épreuve des thèmes sciences et sociétés : les visiteurs en public », *Quaderni « La Science dans la cité »,* n°46, pp. 105-122.

LÉVY, Jacques, LUSSAULT, Michel (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, rééd. 2013.

MASPERO, François, FRANTZ, Anaïk (1990), *Les passagers du Roissy Express*, Paris, Seuil.

ROLIN, Jean (2002), *La clôture*, Paris, Éditions POL.

TACKETT, Timothy (1997), *Par la volonté du peuple, comment les députés sont devenus révolutionnaires.* Paris, Albin Michel.

VASSET, Philippe (2007), *Un livre blanc,* Paris, Fayard.

VUILLARD, Éric (2012), *Congo*, Arles, Éditions Actes Sud.

VUILLARD, Éric (2017), *L'ordre du jour*, Arles, Éditions Actes Sud.

VERÓN, Eliseo (2013), *La semiosis social 2, Ideas, momentos, interpretantes*, Ciudad Autónoma de Buenos Aires, Paidós.